

naient ni les ressources, ni les productions diverses, ni les richesses. Ils les ont initiés à notre vie, à notre industrie, à notre régime politique, à la tolérance qui nous anime, à la liberté dont nous jouissons.

Aussi il faut lire les longs et sérieux articles que consacrent à la province de Québec le *Temps*, le *Journal des Débats*, l'*Autorité*, l'*Événement*, la *Gazette de France*, etc., et une multitude de journaux de province.

C'est, on en conviendra, la meilleure propagande qui puisse être faite en faveur de notre province ; car elle est faite par des gens complètement désintéressés.

Elle aura certainement des conséquences plus considérables que les brochures sur notre pays, que les voyages, et les conférences qui seraient données en France par des Canadiens.

Pénétrant jusque dans les plus humbles villages, les journaux apporteront partout la lumière sur notre province. Ils montreront aux cultivateurs Français qui veulent émigrer les ressources, l'aisance, la fortune même qu'ils trouveront sur des terres qui ne demandent qu'à être bien cultivées pour donner de magnifiques produits. Ils feront comprendre à ces capitalistes, souvent si embarrassés pour trouver des placements avantageux, qu'ils peuvent placer sans danger leurs capitaux en Canada, et qu'ils en retireront un intérêt bien plus rémunérateur qu'en Europe.

Comme conséquences forcées de la connaissance complète de notre pays, l'émigration française se fera en Canada sur une grande échelle, et les capitalistes de France, confiants dans notre prospérité, n'hésiteront plus à venir apporter à nos industries, à nos mines, à nos travaux publics les capitaux qui sont indispensables à leur complet développement.

Tels sont les grands avantages qui doivent résulter naturellement du voyage du premier ministre.

Ces résultats sont si importants pour l'avenir et pour la prospérité de notre province, que nous devons tous en être reconnaissants à l'honorable M. Mercier.

Il nous semble même que, vu la gravité des intérêts dont il s'agit, ses adversaires politiques auraient bonne grâce à cesser momentanément leurs attaques et leurs accusations.

Au lieu de lui faciliter la lourde et patriotique tâche qu'il a entreprise, ils essayent de la faire échouer.

Qu'ils y prennent garde ; ils jouent là un jeu dangereux, dont les électeurs, plus malins qu'ils ne le supposent, pourraient bien un jour les faire cruellement repentir.

Grâce à la courtoisie de M. Alexis Contant, nous avons eu le plaisir d'assister à une audition d'œuvres magistrales exécutées par quatre de ses élèves les plus avancées ; ce sont Mlles Henriette Casavant, 15 ans ; Angéline Desmarais, 14 ans ; Yvonne Corbin, 13 ans ; et Eva Raymond, 12 ans. Ces quatre jeunes filles possèdent un talent remarquable, et font honneur à leur dévoué professeur, qui n'épargne rien pour leur inculquer la science de la musique. Les œuvres qui ont été jouées sont : la première Sonate de Mozart, duo ; une tarentelle, de Mill ; la Fileuse, de Mendelssohn ; la quatrième Mazurka, de Godard ; En Courant, de Godard ; une sonate, de Dussek ; une tarentelle, de Heller.

L'ECONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

II

Les Canadiens instruits savent qu'il existe en Europe une science nommée l'économie politique ; mais ils sont persuadés que cette science européenne ne saurait être d'aucun usage en Amérique, et ils se gardent bien de perdre leur temps à l'apprendre ; on ne l'enseigne point dans leurs universités, et je doute que les noms de J.-B. Say, de Bastiat et de Michel Chevalier soient jamais arrivés jusqu'à eux.

J. DE MOLINARI.

LÉPIGRAPHE que j'extraits aujourd'hui d'un livre publié en 1881, ne peut pas être considérée comme flatteuse pour nos compatriotes. Cependant l'opinion qu'elle contient est formulée par un homme grand dans la science. C'est en toute connaissance de cause qu'elle a été énoncée par ce savant qui venait de visiter notre pays, et nous sommes bien forcés de reconnaître qu'elle est aussi strictement vraie aujourd'hui qu'elle l'était il y a dix ans. A quoi faut-il attribuer cette indifférence des Canadiens pour l'économie politique et sociale ? D'où vient l'apathie de notre jeunesse pour une science aussi importante, et dont la possession devient de plus en plus indispensable ? Ceux à qui j'ai posé la question m'ont répondu que c'est une science bien austère, et que les livres qui en traitent sont bien ennuyeux. Sans doute, l'économie politique peut, au premier abord, paraître caractérisée par une certaine aridité. N'en est-il pas ainsi de toutes les sciences ? La physique et la chimie n'ont pas des abords bien attrayants ; le sentier qui conduit à la connaissance des mathématiques n'est pas émaillé de fleurs, pas plus que ceux qui mènent au champ de la resplendissante astronomie ; mais s'il est une erreur que je serais heureux de contribuer à faire disparaître, c'est bien celle qui réside dans la croyance commune que les livres d'économie politique sont des livres ennuyeux. Il y a là toute une littérature généralement trop ignorée comme littérature même. La plupart des travaux des maîtres sont non seulement des monuments de la pensée humaine, mais encore des chefs-d'œuvre de style. On y trouve des modèles de concision, de justesse et de précision dans le langage qu'on chercherait vainement ailleurs. Et l'on conçoit pourquoi : traiter de ces matières importantes exige tant d'exactitude dans la pensée, une telle habitude du raisonnement serré, que l'expression se ressent nécessairement de la discipline de l'esprit et revêt généralement un cachet de splendeur dont on ne se fait pas d'idée. C'est un émerveillement continu pour quiconque a tant soit peu de goût littéraire et s'il m'était permis d'invoquer ici ma propre expérience, si déplaisant que cela puisse être, je dirais que j'éprouve un plaisir aussi vif à lire un chapitre d'Adam Smith qu'une scène de Shakespeare, une page de Bentham qu'une strophe de Shelley, un mémoire de Turgot qu'un passage de Fénelon, une histoire de Bastiat qu'une fable de La Fontaine, un morceau de Proudhon qu'un discours de Mirabeau, un traité de Courcelle-Seneuil, de du Puy de la Faye ou de Frédéric Passy, qu'un poème de Victor Hugo, d'Alfred de Musset ou